

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 22 Mars 1862.

GRAND - THÉÂTRE.

La Chanson de Fortunio. — M^{me} VAN DEN HEUVEL.

Depuis longtemps promise et impatientement attendue, M^{me} VAN DEN HEUVEL est venue enfin s'offrir aux bravos de ses admirateurs, c'est-à-dire de tous ceux qui l'avaient entendue lors de son séjour parmi nous. Je vous laisse à juger si elle a été la bien-accueillie. Elle était pourtant habituée à ces fêtes, et chaque représentation au temps jadis devenait pour elle un triomphe; mais le jour où nous l'avons revue dans *la Somnambule*, au moment où elle entra en scène, l'enthousiasme a été si vrai et si spontané, l'admiration a été si complète et si délicate, que M^{me} Van den Heuvel a paru comme écrasée sous le poids de l'émotion; elle a eu un de ces instants de joie immense, une de ces satisfactions d'amour-propre et d'orgueil légitime comme les grands artistes seuls peuvent en avoir. — Ce n'était plus cette banalité d'applaudissements que les spectateurs, dociles à des meneurs mercenaires, prodiguent sans raison quelquefois à des artistes d'un mérite relatif; il y avait du sentiment, de l'intelligence, dans ces mains qui acclamaient M^{me} Van den Heuvel. On voyait que les délicats, les gens de goût, ceux qui comprennent que la voix humaine est à elle-même une musique et que la musique est un langage, se mettaient de la partie, et je vous jure qu'ils n'applaudissaient pas du bout des doigts.

M^{me} Van den Heuvel a déjà joué *la Somnambule* et *le Barbier de Séville*. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces représentations. Qui ne connaît ces deux admirables partitions, chefs-d'œuvre de la musique italienne? Voilà trente ans et plus que sur toutes les scènes du monde, *le Barbier* se joue, et quels que soient les soi-disant progrès qu'aient fait faire à l'art les compositeurs de nos jours, *le Barbier* n'en reste pas moins le plus splendide des opéras comiques. C'est là le privilège du génie: ses œuvres sont marquées au

coin de l'immortalité, et le temps ne peut rien sur leur immortelle jeunesse. — Le troisième acte du *Barbier* a surtout enlevé les suffrages, et l'air que chante M^{me} Van den Heuvel à la leçon a été applaudi avec frénésie; M^{me} Van den Heuvel a même dû le répéter.

Il faut bien commencer à nous habituer à cette idée que le jour n'est pas loin où M. Achard nous quittera. Ce jour-là notre première scène perdra son plus bel ornement, et les regrets seront d'autant plus vifs que nous venons de le voir se surpasser lui-même auprès de M^{me} Van den Heuvel. On dirait que ce dangereux voisinage a surexcité ses forces et doublé son désir de bien faire, car jamais sa voix n'a été plus mélodieusement timbrée, elle n'a jamais eu plus de charme et plus de puissance. Certains passages de *la Somnambule* qui lui offraient encore, il y a deux ans, quelques difficultés à vaincre, sont dits maintenant avec une grâce et une science indicibles. — Ah! Messieurs les Parisiens, vous serez de grands Bédiens en musique si vous n'appréciez M. Achard comme il mérite de l'être!

MM. Melchisedec et Castelmarty ont eu aussi, dans *le Barbier de Séville*, leur bonne part de bravos.

Nous avons eu la première représentation de *la Chanson de Fortunio*, avec M^{lle} Willème jouant le rôle de Valentin, c'est-à-dire mettant sa voix agile et mordante, les grâces mutines et espiègles de sa personne au service de cette opérette, où le compositeur Offenbach a versé à profusion les mélodies entraînantes et faciles, le rythme gracieux dont il a le secret. — Grand succès pour M^{lle} Willème, succès aussi pour MM. Ducerf et Trillet, et pour M^{mes} Michelli, Vernet, Enaux et Gourdon.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. LIGIER. — Bénéfice de M. CHAMBÉRY.

Qui disait donc que nous n'aimions plus la tragédie et qu'un drame en vers devait infailliblement inonder les spectateurs d'une pluie de bravos! A coup sûr, ce n'est ni vous ni moi, ni aucun de ceux qui sont allé applaudir M. LIGIER

dans *Louis XI*, *les Enfants d'Edouard* et *Othello*.

M. LIGIER n'appartient plus réellement au théâtre. Sociétaire de la Comédie Française, il a pris sa retraite, et pour beaucoup son apparition au théâtre des Célestins a eu l'air d'une résurrection. — M. LIGIER est en effet plus âgé que le siècle, mais on ne s'en douterait pas à le voir droit et ferme; la force, l'énergie qu'il déploie, ce talent qui n'a pas vieilli, cette science maîtresse et sûre d'elle-même, tout cela s'accorde mal avec l'idée de la vieillesse, et en contemplant d'un côté cette verdure, et de l'autre la chéxivité de notre jeunesse, on serait tenté de croire que nos pères étaient pétris d'une argile plus pure et plus solide que la nôtre.

Il y a encore par-ci par-là quelques amateurs dont la jeunesse florissait en 1820 et qui ont vu Talma. C'a été pour eux une grande joie d'assister aux représentations de M. LIGIER, dont Talma fut le maître et le modèle. Pour moi, qui n'ai connu que dans les récits de leurs contemporains Lekain et Talma, je me contente d'admirer LIGIER, mais où je le préfère, c'est dans *Louis XI*. Ce rôle de composition, mélange de dramatique et de comique, me semble plus vrai que celui d'*Othello*, cela tient sans doute à ce que les vers de Casimir Delavigne n'ont pas la redondance vide et sonore, la coupe uniformément magistrale des vers trop classiques de Ducis.

M. Ligier nous promet maintenant *Marino-Faliero*.

M. Chambéry n'a pas eu du bonheur à Lyon. Parfaitement accueilli à ses débuts par le public, qui voyait en lui un digne successeur de ceux qui avaient tenu jusqu'ici l'emploi de premier comique en tous genres, il pouvait espérer qu'il lui serait permis de justifier amplement ce bon accueil, mais les circonstances, le hasard, en un mot, tout ce qui compose ce qu'on nomme vulgairement la mauvaise chance, a tourné contre lui. Il a rarement trouvé place dans les grands succès de l'année, le choix des pièces ne lui a pas été favorable; cela tient sans doute à ce que le vaudeville et les pièces franchement co-

miques n'ont pas abondé ; cela tient encore à ce que Ravel n'a pas eu de créations importantes : la vogue en ce moment est aux excentricités, aux bouffonneries. Paris donne le mot d'ordre à la France, et quand un genre est adopté dans la capitale, il faut bien que la province ne s'amuse que de ce qui a réjoui les Parisiens. On a du moins pu voir ce qu'aurait pu faire M. Chambéry par ce qu'il a fait, et c'est dans deux drames : *la Bouquetière* et *la Petite Pologne*, que nous sommes obligés d'aller chercher des rôles à peu près dignes de son talent.

Nous ne pouvons en effet parler du *Carnaval des Gueux*, où il se confond presque dans la foule des amoureux de Turlurette. Son rôle dans *la Demoiselle de Nanterre*, jouée à son bénéfice, bien que qualifié de premier comique, n'est guère plus important. Espérons cependant qu'une bonne fortune lui permettra, avant la fin de l'année, de se venger du passé.

M. Chambéry avait eu la main heureuse en composant l'affiche de son bénéfice. C'était d'abord *la Dernière Idole*, due à la plume de M. Daudet, un de nos compatriotes qui a su se faire un nom dans la mêlée littéraire de Paris. Il est fâcheux que l'espace nous manque pour rendre complètement justice à l'auteur. Sa pièce, inspirée évidemment du *Village* d'Octave Feuillet, a comme cette dernière un parfum exquis de morale douce et calme. C'est un tableau d'intérieur dans la manière flamande, non pas celle de Téniers, mais de Gérardow. Il y a là une bonne leçon de pardon pour les fautes du passé et un haut enseignement. — M. Saliné et M^{me} Melchisedec ont fait valoir cette pièce, et elle peut leur compter au rang de leurs meilleurs et plus durables succès.

Quand un homme a usé sa vie dans les bals publics ou particuliers, qu'il a dépensé sa jeunesse et le plus pur de son cœur dans les amours faciles, quand enfin la pesanteur des jambes, les yeux cernés, le front dégarni, lui annoncent qu'il faut enrayer, et que le cap de la quarantaine est franchi, il se décide alors à faire une fin, et cherche une jeune fille à laquelle il puisse apporter en partage son dégoût des plaisirs, son amour du coin du feu, ses rhumatismes et ses gilets de flanelle ; mais il se garde bien d'avouer son âge, et se donne bravement trente-neuf ans ; mais madame est jeune, ne connaît rien de la vie ; jeune fille, on l'a sévée de tous les plaisirs, le mariage est pour elle une émancipation, il lui pousse des ailes, il faut bien qu'elle puisse voler.

Que deviendront donc tous les beaux projets

de Baginet, le héros de la pièce, qui est allé chercher une femme au fond de la province, et qui trouve dans la vierge timide et naïve qu'il a épousée, dont la belle-mère qu'il s'est donnée, deux femmes folles de liberté, avides de jouissances et de distractions. Le voilà pour dix ans au moins condamné au bal à perpétuité, si un hasard heureux ne le faisait soupçonner d'infidélité à la foi conjugale, et ramener au plus vite dans la petite ville perdue qui vit célébrer leur union.

Telle est la pièce des *Invalides du Mariage*, comédie charmante et gaie s'il en fut une, ayant une double valeur, celle de la pièce en elle-même et celle que lui donnent ses interprètes, MM. Lebrun, Reynald, Dorsay, Belliard, Henri, Octave, M^{mes} Saliné, D'Herblay, Desterbecq.

Colombe est de Nanterre, de Nanterre où depuis trois ans on n'a pas couronné de rosière, mais Colombe a des principes, un air modeste et naïf, une vertu dûment certifiée et légalisée par M. le maire. Colombe verra donc se poser sur son front virginal la couronne blanche en séance publique. Mais on a prononcé au dernier concours de la race bovine un discours splendide, et la future rosière, ambitieuse d'honneurs, trouve que la cérémonie ne serait pas complète si le même orateur ne venait durant trois heures *panégyriquer* ses vertus et sa gloire. Elle part donc pour Paris en compagnie du garde champêtre de la commune, gardien sévère du gibier et de la morale, mais quelle odysée ! que d'aventures ! et si au dénouement sa robe blanche n'est que froissée, s'il n'y a pas d'accroc à son innocence, ce n'est pas faute de chasseurs et de tentateurs friands d'une telle proie, c'est grâce à Piton, à Piton tout seul, aidé cependant de Mulot, le garde-champêtre, et de l'homme à la colique.

O Nanterre ! il faut que la vertu de tes rosières soit doublée d'un triple airain pour ne pas laisser sa toison aux buissons de l'Opéra. Sois fière et glorieuse, humble commune, si jamais je me marie, c'est dans ton sein que j'irai cueillir la douce fleur.

C'est en trois actes que se raconte le roman de *la Demoiselle de Nanterre*. M^{me} Lamy y joue, y chante, y gazouille à ravir ; elle est l'âme de la pièce ; elle en porte le fardeau en artiste que rien n'effraie et qui est sûre de réussir. La ronde des enfants de Nanterre et le couplet final sont dits avec ce secret que M^{me} Lamy garde pour elle seule.

M. Lamy a composé un garde-champêtre à faire rire, dix ans de suite, les bilieux et les gens dégoûtés de tout. Picard, comme la Picar-

die entière, il arrive à des effets intraduisibles et par moment il parvient à rendre jaloux tous les paysans des bords de la Somme. C'est incontestablement son meilleur rôle de l'année.

Nous avons déjà dit que le rôle de M. Chambéry, quoique constamment mêlé à l'action, n'avait pas autant d'importance réelle qu'apparente. Il en fait cependant ressortir le mieux du monde les côtés saillants.

Quant à MM. Seiglet et Lureau, dans les personnages de Champlumé et de Piton, ils ont été, comme d'habitude, très-bien en situation. Le public n'a pas manqué de leur en témoigner sa reconnaissance.

Joignez à tout cela M. Octave qui n'a malheureusement que quelques lignes à dire et tout un escadron de jolies femmes à mine éveillée et grands yeux brillants, M^{lles} Jouve et Touache en tête, robes courtes par le haut et par le bas, et vous aurez à peu près le compte-rendu fidèle de *la Demoiselle de Nanterre*.

CH. MAURIS.

Depuis sa prise de direction de nos théâtres, M. Carpiert a souvent prouvé sa bonne volonté pour les artistes malheureux. Il vient d'en donner une nouvelle preuve en accordant à M. Jérôme Coton une représentation à son bénéfice, qui aura lieu, comme d'usage, le samedi-saint 19 avril.

Jérôme Coton monte à cette occasion *le Monstre et le Magicien*, mélodrame en sept actions.

Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur ce sujet.

VERS D'ENTR'ACTE.

Que faire en un entr'acte à moins qu'on ne se livre
A de propos badins,
Ou qu'avec sa lorgnette on se complaise à suivre
Les mîmes des gandins ?

Ou bien en attendant que la pièce commence
Si l'entr'acte est trop long
Traduire ses ennuis et son impatience
En bâillant au plafond ?

Car vous qui n'avez pas une humeur inquiète,
Le caractère tapageur,
Vous n'oseriez jamais briser une banquette
En appelant le régisseur.

Non, vous n'oseriez pas, charmantes spectatrices,
Avec des gestes et des cris
Soumettre les acteurs et vos sœurs les actrices
A des caprices ahuris.

Que faire alors ! — il faut, si la mère nature
Des grâces sut vous octroyer
Si vous savez marcher avec désinvolture,
Allez faire un tour au foyer.

Or, vous avez ce soir un très-beau cachemire,
Un chapeau ravissant...
Voyez comme on vous suit et comme on vous admire !
On chuchote en passant...

Un mot complimenteur arrive à vos oreilles,
Vous souriez un peu,
Le sourire va bien à vos lèvres vermeilles
A vos regards de feu !...

Dans l'art gentil d'aimer, séduisante interprète,
Vos rôles sont toujours nouveaux.

Je me tais, car je viens d'entendre la sonnette.
Ne levons pas tous les rideaux.

ANTONY RÉAL.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

III.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Mais il était dit que M. Tribert ne sortirait d'une surprise que pour tomber dans une autre. A peine avait-il lu quelques feuillets, que le cahier lui échappa des mains. L'étonnement et la tristesse reparurent sur le front assombri de l'honnête Alsacien.

— Où peut-on descendre et tomber ! dit-il avec abattement, comme s'il eût eu besoin de s'épancher. Le poète avait raison : *Auri sacra fames*. Quelle chute, quelles suites !

Cependant il surmonta l'accès de découragement qui venait de s'emparer de lui, et il se remit à la tâche.

Une troisième et plus brusque interruption succéda aux deux autres.

Pour le coup, la surprise, en changeant de nature, n'avait pas diminué d'intensité.

— La Providence est dans tout ceci, murmura-t-il. Cette révélation si importante a pour moi seul une portée qui eût échappé à tout autre. Que de raisons pour m'applaudir de ce voyage !

M. Tribert relut et étudia les passages qui l'avait frappé avec la persistance qu'il eût mise à la restitution d'une inscription lapidaire incomplète. Il prit des notes détaillées et serra ensuite les papiers avec un soin particulier.

A son retour à l'étude de M^e Van Vylder, il eut un long entretien sur le docteur Koëck et sur les dispositions à prendre pour accomplir ses volontés.

A la faveur de ces détails, il put reproduire sous plusieurs formes des questions sur la personne, la valeur, la réputation de son ancien camarade Frantz Liedert.

— Grand praticien, homme serviable, honoré par tout le monde, dit le notaire, le docteur semblait obsédé par je ne sais quelle étrange préoccupation. Un rien le rendait perplexe, le fait le plus simple l'inquiétait. Il paraissait redouter un événement grave. Cet homme qu'on voyait impassible, souverainement maître de ses émotions et de

son esprit dans les circonstances solennelles de sa profession, avait parfois des pusillanimités d'enfant. J'ai vingt fois tenté de percer ce mystère. Jamais je n'ai pu y réussir.

— Quoi ! pas même le soupçon de sa cause ?

— Rien absolument. Pourtant je suis convaincu que cette fièvre d'inquiétude a dû abrégé les jours de cet homme, mort dans la force et la maturité de l'âge.

— Et personne ne soupçonna ce que vous n'avez pu savoir ?

— Je pourrais l'affirmer.

Après cette conversation, M. Tribert prit quelques adresses et alla faire visite aux médecins dont le docteur avait été l'ami.

Dirigées dans le même sens, les questions, mêlées aux doléances, amenèrent partout des témoignages de considération et d'estime. Le visiteur sut ainsi qu'une médaille avait été frappée aux frais de la ville en l'honneur de son ancien ami, pour reconnaître ses intrépides services pendant une épidémie ; qu'un buste avait été voté par les échevins de Bruxelles pour orner l'une des salles de l'Ecole de médecine. Quant à la maladie à laquelle avait succombé M. Van Koëck, les médecins furent infiniment moins d'accord. Il y eut presque autant de versions que de docteurs. Cela ne devait pas surprendre M. Tribert, qui eût souri en toute autre occasion.

Relativement satisfait des résultats de cette enquête détournée :

— Au moins, pensa-t-il, sa réputation et son honneur seront saufs. Mon devoir est de tout réparer sans rien laisser soupçonner.

Il revint chez le notaire, se concerta avec lui pour l'accomplissement de quelques formalités, et pendant les délais nécessaires, il résolut de se rendre en Hollande, à Utrecht, pour payer sa dette à la famille Lambert.

Un Strasbourgeois qui eût rencontré l'habitant de la place Kléber sur le pavé de la ville néerlandaise ne l'eût certes pas reconnu. Il passait au milieu de curiosités de cette ville de castors sans donner un coup-d'œil à des édifices, à des constructions et des physionomies qui, dans d'autres circonstances, lui eussent procuré de véritables extases.

Son premier soin fut d'aller présenter au bourgmestre une lettre de recommandation, et d'utiliser sans délai le bon accueil qu'il reçut.

Aidé des agents de l'administration communale, il retrouva la trace de Durbach, recueillit d'assez nombreux détails sur le personnage, et apprit enfin qu'il avait quitté Utrecht pour Ams-

terdam. Il recommença dans la capitale du Zuyderzée ce qu'il avait fait dans sa voisine. Haarlem, Rotterdam et la Haye, étapes successives du fripon, ne parvinrent pas à désarmer l'opiniâtreté alsacienne du chercheur. De ville en ville, en passant par Bois-le-Duc, Dusseldorf et Cologne, il suivit la piste de son homme. Noms, renseignements, signalement, tout se continua et se retrouva jusqu'à Liège.

M. Tribert sut à Liège que le transfuge s'était établi dans une des rues les plus peuplées pour y exercer un commerce. Six mois après son installation, il était tombé malade ; six semaines plus tard, la maladie l'avait emporté.

Cette déclaration des voisins, confirmée par les registres de l'état civil, ne laissait aucun doute. Quant à sa veuve, après avoir témoigné d'une façon tout à fait édifiante les regrets que ne méritait pas le défunt, elle avait quitté le pays presque sans ressources et sans faire connaître le lieu de son refuge.

La dernière chance de la famille Lambert s'évanouissait devant ces deux événements, et son mandataire pouvait se regarder comme absolument déchargé des traces d'une nouvelle poursuite.

Cependant, M. Tribert, après avoir levé un extrait authentique de l'acte civil dressé à Liège, s'obstina à renouer, à l'égard de la femme, le fil brisé de ses informations. Il mit la police liégeoise sur les dents, il usa et abusa de la télégraphie dans toutes les directions.

Rappelé par son devoir d'exécuteur testamentaire à Bruxelles, il partit en se consolant par un de ces espoirs entêtés qui faisaient plus d'honneur à ses convictions qu'à son sentiment des vraisemblances.

La Providence a suscité deux hasards en faveur de mes clients, pensa-t-il, pourquoi n'en viendrait-il pas un troisième ?

IV.

A quelque temps de là, il paraissait dans les journaux belges et alsaciens une note ainsi conçue :

« Les héritiers présumés de Max Cerfbeer, né à Strasbourg, en l'année 1799, sont invités à se présenter en l'étude de M^e Van Vylder, notaire à Bruxelles, pour y établir leurs droits à la succession. Max Cerfbeer a quitté Strasbourg en 1815 ; après avoir navigué au long cours, il est devenu colon à Cuba. »

Cette note, plusieurs fois répétée et imprimée placards, fit de l'étude du notaire le rendez-vous de tous ceux qui, par des liens plus ou moins

éloignés, se rattachaient à un Cerfbeer quelconque, sans parler de ceux qui en portaient le nom. Or, comme ce nom est à peu près aussi commun en Alsace que celui de Marc-Aurèle, Marius ou Marc-Antoine en Provence, il en résulta des informations et des prétentions qui donnèrent fort à faire à l'étude. Il fallut pendant plus d'un mois tenir ouvert un bureau particulier, où l'on discutait les documents, les généalogies et le plus souvent les verbiages de ceux que la perspective du million parfaitement liquide laissé par le colon avaient mis en appétit. Un clerc qui possédait sa mythologie avait surnommé ce bureau l'autre de Cerbère. L'allégorie portait d'autant plus juste que le préposé aux vérifications avait jusque là fermé impitoyablement la porte aux prétendants.

Enfin se présenta un homme dont les pièces parfaitement régulières établissaient une parenté collatérale rapprochée; sur un récépissé soigneusement libellé, il laissa ses documents et partit avec l'espoir d'une prochaine et définitive conférence que le notaire lui promit.

La semaine ne s'était pas écoulée que M. Van Vylder assignait un rendez-vous à l'héritier présomptif du colon alsacien.

Lorsque le prétendant arriva à l'heure dite, il fut introduit dans le cabinet du notaire, où se trouvait déjà un personnage de notre connaissance. C'était l'associé de la maison Muller, de Strasbourg, le digne M. Dyonisius Tribert, que les circonstances avaient si singulièrement amené en Belgique.

— Si je vous reçois en présence de monsieur, dit maître van Vylder en faisant asseoir l'inconnu, c'est qu'il n'est pas plus étranger que vous aux questions que soulève l'héritage de Max Cerfbeer de la Havane.

— Monsiennr serait un parent? demanda l'inconnu avec une inquiétude assez naturelle chez un homme qui ne comptait pas rencontrer de concurrent.

— Pas précisément, monsieur, répliqua M. Tribert. Je suis le mandataire général et spécial des enfants de M^{lle} Marta-Guillemette Bach, décédée veuve de M. Honoré Lambert, marchand à Strasbourg.

— C'est-à-dire cousins issus de germains de Max Cerfbeer, le colon, ajouta le notaire.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Le nom d'ANTONY LAMOTTE a exercé son influence ordinaire, et, malgré le mauvais temps, le bal de samedi dernier avait attiré à l'Alcazar une foule compacte, heureuse d'applaudir de nouveau l'habile compositeur qui depuis nombre d'années dirige les derniers bals du carnaval.

Le public n'a pas été trompé dans son attente. Les nouvelles œuvres de M. LAMOTTE sont en tous points dignes de sa réputation; mais, à notre avis, *Jeanne d'Arc* remporterait la palme. Quelle richesse de rythme, quelle science d'orchestration, quelle verve entraînante renferme ce quadrille, qui a produit un enthousiasme indescriptible!

Egill-le-Démon, le Père Mistanflu, les Beaux Chevaliers, quadrilles; *les Echos du Tyrol*, varsoviana; *la Reine de l'Alcazar*, schottisch, ont obtenu aussi un franc et légitime succès.

Il serait trop long d'énumérer ici les autres compositions qui ont émerveillé les auditeurs; il faudrait les citer toutes, et nous aimons mieux vous renvoyer au programme.

Nous devons dire que l'exécution a été à la hauteur du mérite des compositions, c'est-à-dire parfaite. Nos sincères éloges pour cela à l'orchestre, auquel nous sommes habitués à décerner des compliments mérités, à la musique du 2^{me} lanciers que notre population aime tant à entendre et à la Société Orphéonique, *la Chorale du Rhône*, dirigée par M. DUBUISSON, qui déjà, dans plusieurs concerts, a su se faire admirer par son ensemble et sa bonne direction.

F. BOILY.

MÉLANGES.

Qui de vous sait nager? s'écria Meyerbeer en s'adressant aux bateliers de la Tamise.

— Moi! monsieur, moi! moi! répondirent vingt voix à la fois.

Un seul des bateliers ne lui ayant pas répondu, le maestro allemand lui dit:

— Viens avec ta nacelle, c'est toi qui me conduiras à l'autre bord de la Tamise. Toi, du moins, tu n'auras garde de chavirer et de me jeter à l'eau.

Madame de X... venait de mourir subitement à la campagne. On ne savait comment annoncer la triste nouvelle à son mari, qui l'adorait. Enfin

un neveu se dévoua; il arriva lentement chez M. de X...

« — Mon cher général, lui dit-il, ma tante est bien malade.

» — Tu m'effrayes!

» — Elle est très-malade, peut-être plus qu'on ne croit... Enfin, vous savez, on ne sait ni qui vit ni qui survit; un malheur est bien vite arrivé.

» — Farceur!... dit le général en se mettant finement l'index devant le nez, à la hauteur des yeux de l'interlocuteur, farceur!... Je parie qu'elle est morte!

PROPOS DE BAL MASQUÉ.

Regarde, mon cher, ces gentils dominos! Comme j'aimerais, si je n'avais peur de me compromettre, à les coudoyer!

— Eh bien! moi, je préférerais les soudoyer.

Un Allemand domicilié en France écrit à l'adjoint de sa commune:

« Ch'ai pris une oiseau énorme, gomme on n'en a jamais fu, une fraie curiosité, une oiseau-vache. »

L'adjoint écrit textuellement au maire:

« Miracle! un de mes amis est parvenu à s'emparer de l'oiseau-vache. »

Le maire avise le sous-préfet, lequel informe le préfet qu'il a été capturé, dans le département, un oiseau extraordinaire dont il a l'intention de faire hommage au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Le directeur dudit cabinet, pour se consoler du décès de la girafe, attend l'oiseau-vache.

Malheureusement, — et grâce à la prononciation teutonique, — il ne s'agit que d'une oie sauvage.

Une jeune dame passait hier, au bras de son mari, devant la Bourse. Remarquant plusieurs groupes d'individus qui, malgré le froid, causaient contre la grille, mais *extra muros*, elle fit cette question à son cavalier:

— Mon ami, quels sont donc ces messieurs qui restent ainsi à la porte?

— Ça, ma chère, ce sont des *marrons glacés*... Ce qui leur manque, hélas! c'est le *sac*.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.